

COÛTE QUE COÛTE : ARTE, 21 h 35

Navigation à vue

Article paru dans l'édition du 12.03.95

Pendant six mois, Claire Simon a filmé les affres d'une petite entreprise au bord du dépôt de bilan.

Jihad et ses employés sont les héros de ce bateau qui prend l'eau. C'est drôle, c'est nous, c'est pathétique.

CLAIRE SIMON aime bien les situations difficiles qui mettent en jeu les rapports humains. Elle observe comment les gens fonctionnent ensemble, les uns face aux autres, solidaires ou en affrontement. Elle filme, en même temps que les hommes, le théâtre de la vie.

Toute rousse, menue, la réalisatrice fait partie de la solide école des documentaristes qui ne « trichent » pas avec le réel même s'ils s'intéressent \_ dans ce réel \_ au roman. Claire Simon a une formation d'ethnologue ; elle s'est tournée ensuite, tout doucement, naturellement, vers le cinéma. Stagiaire sur le film de Mohamed Lakhdar Hamina Chroniques des années de braise, monteuse, elle passe par les Ateliers Varan et réalise son premier court métrage, Madeleine, en 1976. Elle se fera remarquer pour la première fois avec La Police, un autre court métrage récemment diffusé sur France 2 (1). Puis viendront Les Patients en 1989 (les dernières journées d'un médecin de campagne avant son départ à la retraite), Récréations en 1992 (l'enfer ordinaire d'une cour de récréation dans une maternelle à Paris). En 1994, elle tourne Coûte que coûte, quatre-vingt-dix-neuf minutes sur les affres d'une petite société au bord du dépôt de bilan.

C'est au bout de l'avenue, dans la zone industrielle de Saint-Laurent-du-Var, près de Nice. Il faut passer les quatre ronds-points, continuer tout droit. 27, allée des Métallos... c'est là. Navigation Systèmes est une petite entreprise comme il s'en crée et comme il en meurt des milliers chaque année en France. Quelques employés (il y en avait quatorze au départ) fabriquent, empaquettent et livrent chaque jour à des grandes surfaces farcis niçois, paellas, poulets basquaise et autres salades composées. Cela marche bien au début, puis moins bien.

Quand Claire Simon arrive avec sa caméra (elle connaît bien le patron, Jihad), la société a déjà licencié plusieurs personnes. Il ne reste que

trois cuisiniers (Fathi, Toufik, Madanni), un livreur (Marouan) et une secrétaire (Gisèle). L'inquiétude rôde mais l'optimisme est énorme. Chacun pense qu'il s'agit d'un mauvais moment à passer. Il y a des commandes, mais la difficulté est de trouver des liquidités en fin de mois, pour les salaires. Tout le monde fait front, plutôt gaiement. Les employés sont solidaires de Jihad, qui se démène comme un diable entre fournisseurs, banquiers, créanciers, notes de téléphone et d'électricité. Leurs petits plats continuent d'être bons et frais. Alors pourquoi se faire du mouron ?

Claire Simon a tourné pendant six mois, à raison de quatre jours par mois, et chaque fois au moment \_ difficile ! \_ de la paie. Caméra 16 mm (jusque-là, elle tournait beaucoup en vidéo), très près des gens, elle suit la lutte acharnée d'un groupe soudé dans la tempête pour sa survie. Ce qui étonne, c'est le courage. On blague, on s'aime, on ne se plaint pas. Les rapports de classe semblent étrangement réduits par le danger commun. Ce qui n'empêche pas les moments de tension. Car la situation s'aggrave. Et même si Jihad sait faire jouer la corde affective, il ne pratique pas vraiment la transparence (voit-il d'ailleurs très clair dans ses comptes ?), et parfois certains sont au bord de la rébellion.

Tandis que, dans les cuisines, on découpe les tomates et les oignons, dans les bureaux on refait les additions. Un client n'a pas renouvelé sa commande, il faut faire patienter un fournisseur, puis un autre.

Jihad jongle. Avec les créanciers, les banques, l'URSSAF. Les huissiers vont-ils venir ? Non seulement le téléphone a été coupé, mais le fax ne marche plus et l'ordinateur est en panne. Le personnel s'interroge, mais on continue de blaguer, et l'on est prêt à tous les efforts demandés. Efforts incessants pour remonter le courant des dettes, des retards. L'entreprise est comme un bateau qui prend l'eau de partout. Jihad court, colmate les brèches, passe son temps à rassurer. C'est la vie au jour le jour. Il a des nerfs d'acier, mais on sent bien que c'est le début de la fin.

Curieusement, Coûte que coûte n'est pas un film triste. Il est même drôle, par moments. Comme le sont tous ces gens, héros pleins de vie, extraordinairement proches, qui continuent de se disputer, de s'aimer, de se battre, de faire face. Claire Simon n'a pas de visée pédagogique. Elle n'a pas voulu pointer des erreurs ni montrer s'il y a des responsabilités dans la faillite, elle veut raconter « les histoires de notre temps ». « Ce qui m'intéresse, c'est la tragédie humaine à l'intérieur du bateau, ce n'est pas le manuel de navigation », explique-t-elle. Elle a voulu réaliser un « vrai film de cinéma » avec des personnages qu'elle considère un peu comme « les pionniers d'un

western ». Pour elle, les employés de Navigation Systèmes sont des héros « au sens cinématographique », qui fabriquent une histoire, un pays, un monde. Des héros auxquels on peut s'identifier. Ils sont « nous », avec nos failles, dans une société qui ne fait pas de cadeau. Même si la réalisatrice définit son long métrage comme « un polar commercial, un film dont le moteur est l'argent, un documentaire sur les sentiments », c'est aussi un témoignage fort, émouvant, sur les petites entreprises emportées comme fétu de paille, dans une lutte inégale, dans le capitalisme d'aujourd'hui.

CATHERINE HUMBLLOT